Dans la série *Il était une fois Vaucresson*

« Formation initiale »

Chapitre 1

Une formation confidentielle
Vaucresson 1952-1963…

Yves Douchin
Promotion 1957-1959

« On nous a présentés comme ceux qui allaient faire bouger l'institution »
« … Ce qui avait été préparé à Vaucresson par le père Michard…
a été vérifié en 68, et puis la piqûre de rappel de 1981… »
« Vaucresson nous a bien armés »
« Le métier d'éducateur, c'est de vivre avec les jeunes »

Filmé le jeudi 3 mai 2012 dans une salle du Centre d'exposition « Enfants en Justice » à La Ferme de Champagne, Savigny-sur-Orge (91).
Retranscription et notes de bas de page Michel Basdevant (juin 2012)
Association pour l'Histoire de la Protection Judiciaire des Mineurs
Membre associé au Laboratoire de sociologie Printemps
CNRS/Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines

L'entretien filmé et la transcription sont disponibles sur Criminocorpus.

Yves Douchin
Je m'appelle Yves Douchin. Je suis d'une promotion qui a eu le bonheur d'être formée, dans sa première année du moins, au centre de Vaucresson, dans l'année 57. C'était la promotion 1957-1959.
…. et donc… j'enchaîne peut-être ?

Michel Basdevant
Oui. Qu'attendais-tu de cette formation ?

Yves Douchin
J'ai eu, j'ai eu comme ça se faisait à l'époque, je sortais d'un circuit de classe préparatoire aux grandes écoles, où j'avais lamentablement échoué… pour mon bonheur… parce que j'aurais fait une autre carrière. J'étais nul en maths. Je refusais instinctivement les maths, donc ça m'a empêché de faire une carrière militaire…
Je préparais activement Saint-Cyr, comme bon enfant d'une mère qui était dans la Résistance, pour expliquer un peu les choses.
Et le hasard a fait que, sortant de cette classe préparatoire, j'avais lu une annonce, et cette annonce… me renvoyait aussi à ma jeunesse quand j'avais eu, dans ma Bretagne natale, l'occasion juste après-guerre, de faire tout un parcours dans le scoutisme local, renaissant après la guerre. Et donc…. ma foi il y avait de la publicité « Un métier jeune parmi les jeunes », on n'avait pas tout à fait inventé le slogan, mais c'était quelque chose qui me parlait.
Arrivé à Vaucresson, je n'y arrivais pas totalement vierge d'informations, parce que, il y avait ce célèbre concours préalablement, et j'avais eu la chance parce que… ça m'a ouvert un peu les yeux… j'arrivais naïf et plein de bonnes intentions généreuses, et j'ai été passé le concours à Saint-Hilaire[1], haut lieu de la répression dans le Maine-et-Loire et à la limite de la Vienne.
Là, je suis tombé vraiment de haut, quand j'ai découvert l'institution.
On y passait qu'une quinzaine de jours. On y passait des épreuves de toutes sortes. L'éducation physique était particulièrement soignée. À l'époque il y avait aussi une ferme, qui était réservée aux débiles.
Et puis, vous aviez bien sûr, tout un corps de techniques qui fabriquait des… des réussites aux CAP. Mais surtout il y avait une ambiance tout à fait particulière, que je n'imaginais pas, bien que j'avais été moi-même en pension pendant cinq ans dans un lycée public, à 60 kilomètres de mes parents, on était allé à Saint-Brieuc, parce que j'étais un adolescent insupportable. Et mes parents avaient trouvé cette bonne solution pour me calmer un peu.
Donc quelque part, les jeunes en révolte, les jeunes punis, la promenade des punis par exemple tous les dimanches à Saint-Brieuc… partant du lycée tous les quinze jours pour aller dans ma famille… je n'y allais pas souvent parce que je résistais, comme je pouvais, avec les moyens d'un gamin de quinze ans, à l'institution.
Curieusement, Saint-Cyr, était quelque chose, un choix qui avait surpris mon entourage, mais quand je suis arrivé à Saint-Hilaire… cela a été une découverte extraordinaire parce que je n'imaginais pas, que l'on puisse traiter des jeunes qui… bon… c'était jusqu'à la vingt et une à l'époque, il y avait des garçons jusqu'à 19/20 ans, qui allaient souvent ensuite au service militaire, enfin… engagés involontaires bien souvent.
Et donc j'ai découvert ce que pouvait être la répression judiciaire, à l'intérieur d'une institution. Cela n'a duré que quinze jours… J'étais hébergé… Je me suis bien gardé de commenter tout le temps de mon concours, ce que je pensais profondément concernant cette institution.

[1] Ancienne institution pénitentiaire pour mineurs, puis de l'Éducation surveillée fermée en 1974, à quelques kilomètres de Fontevraud. Aujourd'hui centre de vacances avec hôtel restaurant et golf.

Mais, quand je suis arrivé dans la vie de château de Vaucresson, alors là, je suis tombé dans un monde idéal, où on devait s'abreuver à la culture avec un grand « C » sous toutes ses formes, et surtout à nous éveiller à un certain nombre de choses que nous n'avions pas forcément rencontrées, dans un parcours d'éducation ou un parcours parental.
Le centre de Vaucresson, nous nous sommes trouvés de surcroît dans cette institution qui venait à peine d'ouvrir aux premières promotions de notre métier d'éducateur du secteur public, ce centre, cette promotion nous étions très peu nombreux, il y avait 12 postes à pourvoir pour des éducateurs et 8 pour les éducatrices. On m'a dit qu'il y avait sur le plan national un peu moins de 100 candidats en 1957 si ma mémoire est exacte, pour pourvoir les 28 postes en questions.
C'était « ambiance familiale » par conséquent. Et on était aux petits soins pour nous. On nous faisait défiler des gens bourrés de compétences, et qui étaient chargés de nous les transmettre, car l'objectif quand même était de nous éveiller aux sciences humaines, on ne pouvait pas en si peu de temps, en une année, enfin en quelques mois, d'octobre à juin, avec des stages en fin de parcours sur le terrain en deuxième année, on ne pouvait pas espérer autre chose sauf, si on avait eu un parcours universitaire…. ce qui n'était guère mon cas.
J'avais la formation du scoutisme. J'étais un bachelier, ma fois… qui se remettait à peine… de ses règlements de compte avec l'institution scolaire. Saint-Cyr, ça avait été autre chose, j'étais dans une annexe du lycée Saint-Louis à Paris. Je découvrais Paris. J'avais mis mon vélo dans le train, pour découvrir Paris en vélo. À l'époque c'était un vrai plaisir. Au bout de deux ans, j'ai bien dû me rendre compte que… Il faut se rendre compte que… il venait de se passer Diên Biên Phu[2], et dans ma tête de jeune épris d'idéal, le rôle social de l'officier s'en trouvait quelque peu embrumé. Ce qui se passait en Indochine… il y avait d'ailleurs beaucoup de Bretons dans ce corps expéditionnaire qui sont revenus en très mauvais état, ou pas du tout de cette aventure malheureuse, et qui a ouvert hélas la porte à beaucoup d'autres ensuite.
C'est dire que, quand je suis arrivé, à l'Éducation surveillée, quand j'ai vu le modèle de Saint-Hilaire, je me suis demandé pourquoi j'étais resté là-dedans, et Vaucresson quelque part, m'a permis d'espérer. D'espérer y trouver et faire quelque chose d'utile. Donc j'ai été un individu, enfin un élève éducateur assez studieux, mais, quand même très rapidement, dès le mois de novembre, décembre, nous étions rentrés en octobre, troublés par… des amours qui pouvaient… disons… s'épanouir au sein de la promotion… et donc mon ardeur à emmagasiner ou à ingurgiter, si j'ose dire, à haute dose, tout ce qui devait, nous être appris, s'en est trouvée parfois un petit peu obérée.
Je dois dire que… mon regard maintenant sur Vaucresson… cinquante ans et quelques après… c'est le bonheur que j'y ai trouvé, qui n'est pas forcément lié au bonheur administratif auquel on nous préparait.
Un bonheur individuel. J'y ai rencontré ma femme Jacqueline, et nous avons fait ensemble un chemin qui se continue aujourd'hui, nous avons beaucoup de chance, avec six enfants, vingt petits-enfants, ma femme elle-même éducatrice, qui n'a pas pu, parce que nous sommes rentrés en production, assez intensive, quelques années après, qui n'a pas pu faire une carrière complète… Elle a six enfants… Elle s'est arrêtée quinze ans… Et elle a repris ensuite, à temps partiel, quand le petit dernier avait cinq ans… Le petit dernier des Douchin… le lui a permis en conscience. Voilà. [Beaucoup d'émotion dans la voix d'Yves].
Mais pour ce qui est de Vaucresson, je pense que le seul souvenir que j'en ai, mis à part ces circonstances particulières et très personnelles, c'est quand même un endroit où on pouvait se cultiver, relativement librement, indépendamment des contrôles, très nécessaires. On y

[2] Rédition le 7 mai 1954 des forces coloniales de l'Union Française face aux troupes du Viet Minh commandées par le général Giap. Les parachutistes, les légionnaires français, retranchés dans cette vallée de 17 kilomètres subissent pendant deux mois les assauts répétés des Vietnamiens descendant des collines et entourant ce site. Ce fût la fin de la guerre d'Indochine.

rencontrait des personnages qui étaient tout à fait intéressants, qu'on pouvait connaître sous un angle intime, dans le cadre d'une promotion de 20 personnes. Il y avait là des professeurs d'université, il y avait des magistrats, des grands professionnels ou réputés tels, qui venaient faire part de leurs expériences, je pense au père Courtois[3], ce retour en arrière qu'il venait nous raconter, tout ce qu'il avait fait de beau à Saint-Maurice et dans toute sa vie…
Et puis des tas d'autres, Voirin[4], qui était également l'un des responsables des foyers privés dans l'Est de la France. Des gens qui… une multiplicité d'intervenants qui garantissaient notre liberté de pensée quelque part. Et je crois que cela avait été voulu par le père fondateur**,** Henri Michard[5], qui veillait comme la prunelle de ses yeux à ses jeunes pousses, garçons et filles… Nous étions des jeunes gens dans la force de l'âge… On avait pris en compte aussi, notre besoin de nous dépenser, en confiant notre développement physique, à quelqu'un de tout à fait remarquable, et pour lequel j'ai eu beaucoup d'admiration, et de respect, je l'ai toujours, je ne sais pas pas s'il est toujours vivant, c'est Georges Durand[6]. Georges Durand qui a essayé de nous pousser, dans la performance, collective souvent, mais aussi individuelle. Je me souviens que je courais comme un lapin, comme un jeune lapin à l'époque, assez vite ma foi, mais j'étais totalement désordonné, et il m'avait dit que je pourrais battre pas mal de records en athlétisme, si j'acceptais de courir de façon rationnelle ! C'est un souvenir qui me reste ! Il nous faisait chanter aussi… Extraordinaire ! Il y avait tout un répertoire de chants… une sorte de mini chorale avec des voix… c'était quelque part une salubrité intellectuelle par rapport aux hautes doses dont on nous gavait… la psychologie de l'enfant… le fonctionnement judiciaire, tout ce dont on pouvait avoir besoin dans une vie professionnelle ultérieure. Il y avait aussi d'autres personnages, quelqu'un qui était aussi une… quelqu'un qui est venu d'un autre milieu que le nôtre, enfin du mien en tout cas, et qui s'appelait Benigno Cacérès[7]. Benigno Cacérès qui était le grand prêtre de la culture populaire, lui-même ancien charpentier, il avait fait ses classes avant d'accéder à la culture, et qui était quelqu'un… d'un

[3] René Courtois (1907-1992). En 1930, il est instituteur à l'École de Réforme de Saint-Hilaire (une institution pénitentiaire pour mineurs dans la Vienne). Il devient sous-directeur de l'Institution Publique d'Éducation surveillée (IPES) de Saint-Maurice en 1938. Dans cette institution de Lamotte-Beuvron en Sologne, il travaille, avec Vincent Hourq, à un premier projet de réforme de l'Éducation surveillée. Directeur régional des services parisiens de l'Éducation surveillée, (1957), il consacre une part importante de ses activités au centre d'observation de Bures-sur-Yvette (91).

[4] Pierre Voirin, Responsable dans les années 50 de services éducatifs (secteur associatif) en Lorraine. En 1957, il est à Vaucresson où il enseigne la pédagogie. Il est inspecteur de l'Éducation surveillée en… ? Dernier poste : nommé « aux bons moments » de 1968 Directeur de l'ENFPES de Savigny-sur-Orge (École nationale de formation du personnel de l'Éducation surveillée. Fin mai 68, il est mis à la retraite brutalement sur décision du garde des sceaux – Louis Joxe –, pour ne pas avoir réussi à éviter « l'occupation » de l'école par les élèves éducateurs en grève. Seul souvenir de son enseignement cette recommandation « Ne pas écraser de vos gros sabots les sentiers fleuris des pensées enfantines ». Merci Yves, pour la rédaction de cette note.

[5] Henri Michard (1908-2002) ; Ancien inspecteur de l'académie de Blois, il rentre à l'Éducation surveillée en 1945. Il ouvre, et dirige, le centre de Vaucresson de 1951 à 1974. Il crée, au début des années 1952, l'observation en milieu ouvert. Il s'engage pour la création du diplôme d'État d'éducateur spécialisé. Dès l'ouverture de Vaucresson, il impulse un esprit de recherche à cette institution. Recherches, certaines internationales, auxquelles des équipes de terrain vont se joindre. C'est un humaniste proche, de Peuple et Culture, de la revue *Esprit* et de son fondateur philosophe « chrétien » Emmanuel Mounier.

[6] Professeur de gymnastique, futur homme de la vidéo dans les stages de formation continue avec P. Segond centrés sur la thérapie familiale.

[7] Benigno Casérès (1916-1991). Fils d'Espagnols ayant fuit le franquisme, il est d'abord compagnon charpentier, intervenant à l'école des cadres d'Uriage, chantre de l'Éducation populaire de l'Éducation permanente, il obtiendra un doctorat en sciences sociales.

grand prestige et une bonhomie, il respirait la fraternité et l'humour. Ces deux personnages auxquels je pense m'importent particulièrement quand j'évoque ces temps lointains. C'étaient des fenêtres ouvertes sur l'extérieur. Ce que l'on savait vraiment de l'institution pendant cette première année, ce qui nous attendait, le petit peu que j'en avais entrevu à Saint-Hilaire, me laissait à penser que le meilleur était pour la suite, et que…
Je ne savais si j'y resterais vraiment.
Je ne savais pas si je devais passer toute ma vie à compter les jeunes.
À les surveiller.
À les dénoncer à la police quand ils fuguaient.
À les tondre.
À les mettre au trou, pour les punir d'avoir fuguer.
À éviter les trafics entre eux, parce qu'ils n'avaient pas d'argent, pour se procurer du tabac, récupérer des mégots, que sais-je encore…
Ce sont les petits côtés d'une grande œuvre.
Mais c'est vrai que l'approche que j'en ai eue dans un premier temps, ne m'a laissé même pas perplexe, mais inquiet.
Et puis Vaucresson, au seuil de ce qui pouvait m'attendre, m'a rassuré, parce qu'on nous a présenté comme ceux qui allaient faire bouger l'institution, alors qu'elle était quasiment immobile depuis 1945.
Le vieux stock d'éducateurs qui avaient été recrutés rapidement pour essayer de mettre en place une nouvelle administration dans ce ministère de la Justice, avait fait vraiment fait tout ce qu'il pouvait pour la faire bouger. Et puis ma foi… Ce n'était pas encore très brillant. On y avait mis beaucoup d'instituteurs, qui venaient là, se reposer de la vie traditionnelle à l'Éducation nationale, qui étaient pleins d'allant, pleins d'énergie dans tous les domaines, mais qui, le moins qu'on puisse dire, étaient dans un… dans une espèce de cocon que j'ai découvert ensuite.
Je les avais entrevus à Saint-Hilaire, les anciens collègues qui étaient depuis 45 dans les bunkers, en plus souvent, dans des institutions à l'écart de toute vie sociale. À Saint-Hilaire, le village était à trois kilomètres, c'était une colonie agricole finalement. On y avait mis quelques ateliers bien sûr, pour préparer au célèbre CAP technique, mais c'est vrai… que ce modèle des éducateurs de cette période, j'avais à la fois beaucoup de respect parce que je ne savais pas trop comment ils avaient pu survivre dans cette institution entre 45 et 57, ça faisait quand même une douzaine d'année qu'ils étaient là pour la plupart, et je n'avais pas vraiment envie de chausser leurs bottes, c'est-à-dire la blouse blanche, la blouse brune du moins grise excusez-moi, la blouse grise pour faire la classe. Ou bien le survêt pour le dérouillage du matin, j'ai connu ça ensuite, plus tard, quand j'ai quitté Vaucresson, à Belle-Île-en-Mer mon premier poste. [On disait, que pour punir les éducateurs, « on » les envoyait à Belle-Île. Y. Douchin passait, dans ces années, pour quelqu'un qui ne serait jamais un bon éducateur. MB]
Mais, c'est vrai que Vaucresson, a été un vrai bonheur, pour moi. Ça reste la base quelque part… ça a été, disons, malgré les distractions que je m'étais procurées moi, et quelques autres de la promotion en regardant le sexe opposé d'un peu plus près, et d'un regard concupiscent, j'ai quand même emmagasiné beaucoup de choses. Surtout je crois, c'était d'ailleurs dans l'idée des fondateurs, ça a été un éveil.
Une envie d'apprendre. Et quand on est affronté aux problèmes prétendument insolubles de notre société, surtout quand il s'agit de jeunes, on a envie d'apprendre, pensant qu'il y a peut-être quelque part – on se rassure comme on peut – des recettes. La suite nous a appris… que ma foi, on était prié de fabriquer la cuisine sans avoir de recette.

Donc Vaucresson pour moi a été… Alors il y a de grands maîtres aussi, il y avait Maisonneuve[8], II y avait Gilles Ferry[9], tous les deux totalement très différents, mais tous deux nous ont initiés dans leurs spécialités à des sciences dont j'ignorais l'existence. Des sciences qui m'ont intéressé, je ne peux pas dire que j'ai creusé beaucoup le sujet depuis, mais quand même… La sociologie de groupe, ce n'était pas rien.
Il y avait Joffre Dumazedier[10], qui était un complice de Cacérès, sur la civilisation des loisirs, il laissait entrevoir, que peut-être depuis 1936, on avait une petite pause entre 40 et 45, mais on allait peut-être si remettre !
La civilisation du loisir, c'était inscrit dans les astres. C'était une fatalité. Réduire le travail qui était un travail d'esclave, et une partie de ce temps gagné serait consacrée aux loisirs, aux trois « D », se Développer se Distraire, et j'ai oublié le troisième, peu importe. C'était toute une méthodologie la civilisation des loisirs.
Tout cela était tout à fait passionnant pour des jeunes ; moi je venais de ma province, trop occupé à me battre contre les interdits imposés à l'adolescent remuant que j'étais.
Le scoutisme étant passé par là m'avait calmé un peu… m'avait appris à me canaliser…. Et puis là, je me retrouvais avec une bande de jeunes ensuite et ça été un peu plus compliqué, puisque dans la pièce où je suis filmé actuellement, ça été mon lieu de stage, le groupe Alsace précisément, où il y avait les… Comment est-ce que l'on appelait ça à l'époque ? Les « débiles excités » ! Avec une orientation sexuelle dont on ne parlait pas trop, mais qui était incertaine, pour ne pas dire plus. Et donc, c'est vrai que quand j'ai découvert qu'il y avait là, 18, 19 jeunes – à Belle-Île il y en avait jusqu'à 25 – je me suis dit… c'était un groupe fermé, … donc je me trouvais dans le métier de celui qui… de la cage aux fauves, d'ailleurs le maître en blouse grise qui m'a accompagné ici, qui m'a accueilli ici, Charles Pariset[11], avec son trousseau de clefs et sa blouse grise, m'a dit « Tu vois, à l'heure du repas, tu te mets toujours le dos au mur, tu ne les quittes pas d'un œil ».
J'étais bien obligé pour ces quelques mois de prendre les choses comme ça.

---

[8] Jean Maisonneuve (1918-). Agrégé de philosophie, détaché au CNRS. Son domaine de recherche est celui des rituels sociaux, des processus et dynamiques des groupes, des relations interpersonnelles, de l'amitié. Avec Serge Moscovici, psychosociologue d'origine roumaine, il dirigera la collection « Psychologie sociale ».

[9]Gilles Ferry (1917-2007). Fonctionnaire un temps à Vichy, il rencontre Olivier Husenot et rejoint la troupe des Comédiens routiers. Résistant, il est fait prisonnier. Instructeur à l'école des cadres d'Uriage. Militant chrétien, il est effrayé par le fossé entre l'église et la classe ouvrière. Professeur de philosophie et des Sciences de l'éducation. Très proche du PSU puis du PS. Il travaille sur les phénomènes de groupes dans les groupes de formation. Il est convaincu que pour former et faire grandir les hommes, il faut commencer par les estimer. Auteur de *La pratique du travail en groupe, une expérience de formation d'enseignants* (1971), *Le psychosociologue dans la classe* (1984).

[10]Joffre Dumazedier (1915-2002). Humaniste, militant d'éducation populaire, sociologue du temps libre et du loisir. Il fréquente les Auberges de Jeunesse, et le maquis du Vercors. En 1945, il est inspecteur principal de l'Éducation populaire nommé par Jean Guéhenno, écrivain académicien responsable des Mouvements de jeunesse et d'Éducation populaire à l'Éducation nationale dans le gouvernement du Général de Gaulle. Il souhaite la création d'un mouvement indépendant d'Éducation populaire : le futur Peuple et Culture. Il s'interroge sur l'injustice dans l'accès aux savoirs savants. « Comment les minorités défavorisées résistent-elles, se mobilisent-elles ? ». Il fonde « Peuple et Culture », son but est de former par l'entraînement mental des militants culturels pour en faire des citoyens actifs.

[11] Charles Pariset, éducateur de groupe au Centre d'Observation de Paris à Savigny-sur-Orge en 1945 jusqu'en 1960 [?]. Puis en poste à la Liberté surveillée de Paris. Il part en province où il aura des postes de responsabilité. Il occupe son dernier poste à Dijon comme Délégué Régional de l'Éducation surveillée pour l'Alsace, la Bourgogne et la Franche-Comté. En retraite en Charente-Maritime. Merci, Yves pour la rédaction de cette note.

On m'a demandé de faire des veillées ! Il fallait animer dans un cadre aussi spécifique ce groupe de jeunes, le scoutisme m'a aidé, mais ce n'était pas trop ce que j'avais appris de Vaucresson. Je me trouvais dans un monde étrange, qui, était pour moi inacceptable, d'un autre côté ça donnait envie de le changer.
Je crois, que Vaucresson nous a ouvert l'esprit, j'en parle au pluriel parce que je crois que beaucoup de mes collègues de promotion ont vécu aussi, cette ouverture d'esprit, cette envie… quand on est confronté… il y a un tel décalage entre que l'on vivait à Vaucresson et les espoirs qui pesaient sur nous, jeune génération d'éducateurs qui allions faire bouger l'institution, et puis la réalité assez sordide qu'on découvrait quand on entrait dans les stages et ensuite dans les premiers postes, dans ce qui était encore très fortement marqué par l'héritage de la pénitentiaire.
Jugement global sur l'institution Vaucresson, c'était assez génial !
Assez génial parce que, il y avait là une espérance, pour tous ces jeunes, que nous avions à peine entrevus, mais il y avait l'espérance qu'ils aient un sort meilleur. Et ça recoupait les espoirs qui traversaient à l'époque toute cette société, au lendemain de la guerre, Il y avait un élan collectif pour reconstruire le bonheur humain, quand on avait subi le malheur pendant des années, sous la botte de l'occupant.
Quand j'étais enfant, mon père était prisonnier, et quand je rentrais de l'école, au tout début de juin 40, les Allemands étaient logés chez l'habitant, en attendant que la caserne de Dinan soit vérifiée, et ma mère… et ma grand-mère qui venait l'épauler… nous étions trois enfants, ma sœur venait de naître en septembre 1940, j'avais un frère aîné de deux ans de plus… Nous étions donc protégés par deux femmes, et quand je rentrais de l'école, il y avait ces fusils en faisceau dans l'entrée, et six grands gaillards, blonds, qui étaient surveillés par un feldgendarm un peu soûlard, qui ne croyait pas du tout en Hitler. Il noyait son chagrin dans l'alcool. Avec ces cinq ou six troufions, ma mère s'était barricadée dans le haut de la maison, et elle écoutait la radio de Londres avant que les Allemands nous confisquent les postes. Je me souviens dans mon enfance, avoir vu, dans la pièce d'à-côté qui était vitrée, ces jeunes soldats claquant les talons en disant « Nous voudrions écouter notre Führer, Heil Hitler ! ». Et ma mère a arrêté la radio de Londres, pour qu'ils puissent écouter leur Führer ! L'ambiance était particulière, quand ils sont partis, avec l'arrivée des libérateurs, la chape de plomb a disparu brusquement, c'est magique. Sur la place de la ville il y avait des feldgendarm qui faisaient le pas de l'oie. Je passais tous les jours devant. J'avais un camarade, qui était enfant de chœur comme moi. Ma mère y tenait beaucoup, même si elle était enseignante de l'enseignement public. Mon père n'y tenait pas du tout. Mais enfin… j'étais enfant de chœur, et un de mes camarades enfant de chœur, était le fils d'un collaborateur notoire, qui avait ouvert une boutique de recrutement, à Dinan, dans une rue passante, qui s'appelait la LVF[12] la Ligue des Volontaires Français, et donc à la libération, quand les Américains sont arrivés en poursuivant les Allemands qui allaient s'enfermer dans l'ouest en 44, ils recherchaient des indications pour arrêter les collaborateurs. Moi je savais bien. Je connaissais ce que… Je n'ai pas dit… C'était mon camarade, enfant de chœur. C'était son père que l'on recherchait. Je n'ai pas dit où il était. Ils l'ont retrouvé plus loin. Il s'était enfui. L'ambiance était particulière.
On a vécu tout ça, après le scoutisme local, j'ai connu Kergoat[13], grâce au scoutisme local c'était le pays de naissance d'une institution privée, où les éducateurs à l'époque, pendant la

[12] Légion des Volontaires Français, contre le bolchevisme, créé en juillet 1941 sous l'impulsion, de Marcel Déat, de Jacques Doriot, elle bénéficie plus ou moins, au départ, de l'accord implicite de Philippe Pétain qui laisse faire... Elle défile avec le drapeau tricolore et intègre la division nazie Charlemagne.
[13] Établissement créé en 1944, Kergoat apparaît, avec le Centre d'observation de La Prévalaye comme une institution pilote non seulement en Bretagne mais dans toute la France. Paul Lelièvre (1922-2007)

guerre, et les jeunes étaient nus pieds… Il n'y avait pas de prix de journées dans ce temps-là… et ils recueillaient les jeunes en errance. C'est vrai que moi, jeune bourgeois dans ma troupe scoute, nous en avons accueilli quelques uns, à qui on a trouvé des godasses, et on allait jouer aux gendarmes et aux voleurs à la façon scout avec eux !
C'est dire que tout ça m'avait préparé, sans que je puisse le prévoir, à une approche d'autre chose, qu'une vie militaire, qui sans aucun doute ne se serait pas très bien épanouie avec moi, parce que, j'avais fait un mauvais départ. J'étais un peu sur une fausse piste.
J'ai eu beaucoup de bonheur ensuite, à… essayer de… me heurter aussi à l'institution telle qu'elle existait et à essayer de la faire bouger, et c'est vrai que mon passage, dans le secteur de … professionnel en tant, qu'ensuite… À la veille de 68, comme responsable national du syndicat majoritaire du secteur…. Enfin, les circonstances m'ont bien aidé…. À la transformation de cette institution, qui avait grand besoin qu'on ouvre les fenêtres, et que ce qui avait été préparé à Vaucresson, par le père Michard, et tout ce cortège de gens qui venaient nous aider à…. prendre un bon départ dans cette jeune administration. Tout ça s'est vérifié dans un premier temps à partir de 68 et puis il y a eu une piqûre de rappel vingt ans plus tard en 81.
Le grand espoir de 68 a été enfermé dans un tiroir par le garde des sceaux de l'époque René Pleven[14], et les conclusions de la commission tripartite qui devaient réformer notre secteur, n'en sont pas sorties.
Par contre, comme nous avions fait tout le travail en 68, en 81 quand les circonstances ont changé, tous nous étions prêts. Et nous avons eu une sorte de révolution culturelle, déjà en 68 la gangue hiérarchique avait sauté. Après il a fallu… les lendemains n'étaient pas faciles… parce que c'est toujours plus facile de faire disparaître un système très organisé que de le remplacer par quelque chose qui fonctionne.
Tout cela est une autre histoire, mais Vaucresson nous a bien armés, pour faire ce parcours. J'en sais gré à ceux qui ont mis en place ce centre de formation.

Michel Basdevant
Attends attends… Je redémarre… Voilà, c'est bon pour moi…

Yves Douchin
Après cette digression qui nous a amené à la fois dans le passé et dans l'avenir, je voudrais, quand même laisser entendre qu'à Vaucresson, on ne se tournait pas les pouces, et que le travail intellectuel, était peu contraint, mais le dispositif était quand même efficace. Il y avait beaucoup de choses à lire… que je n'ai pas toujours lues ! Soyons honnête. Mais des choses… il y avait ce qui m'intéressait. Je crois que de toutes façons on n'apprend jamais à boire à un âne quand il n'a pas soif ! Donc, je n'ai pas culpabilisé. J'étais payé pour apprendre. J'ai appris ce qu'il me semblait utile d'apprendre à cette époque-là.

---

est un ancien éclaireur, en 1940 il est stagiaire au Centre de jeunesse de Val Flory, à Marly-le-Roi. En 1943, il fait partie de la première session des cadres rééducateurs de Montesson (78). Il devient directeur de Kergoat en 1945 à la mort du premier directeur Georges Bessis, en déportation. L'autre personnage, important dans le champ de l'éducation spécialisée, sera Jacques Guyomarc'h, pendant des décennies.

[14]René Pleven, homme politique (Rennes 1901-Paris 1993). Il rejoint le Général De Gaulle à Londres en 1940. De nombreuses fois ministre (des colonies en 1934, de la Défense, des Finances etc), et deux fois Président du Conseil). Avant de rejoindre le MRP, Mouvement Républicain Populaire, parti centriste et démocrate-chrétien, il préside, de 1946 à 1953, l'Union Démocratique et Socialiste de la Résistance (UDSR). Il est actif dans le retour du Général De Gaulle en 1958. De 1969 à 1973, il est Garde des sceaux, ministre de la Justice, il fait adopter les lois anti-casseurs sous le gouvernement de Pierre Messmer.

Et on avait toute la vie pour apprendre le reste. C'était un peu ma philosophie.
Au niveau physique, j'ai beaucoup apprécié, je l'ai dit… on m'a poussé un peu dans mes retranchements dans ce domaine, me disciplinant un peu, ce qui n'était pas du luxe. Au niveau culturel, j'ai cité le véritable culte que j'avais pour Benigno Casérès. Il était porteur d'une méthode culturelle qui me convenait bien, avec Peuple et Culture, c'est vrai que les clubs de lecture avec toutes ces brochures qui arrivaient… On a fait des travaux pratiques sur *Les Copains* de Jules Romain[15], sur Saint-Exupéry[16].
La méthode était adaptée à l'enfant du peuple, que j'étais peu ou prou, parce que finalement fils de profs, contraint dans une scolarité bête et méchante…
On était bien obligé d'apprendre tellement on s'emmerdait… surtout en pension…
Mais, ce n'est pas ça que j'appelle la culture.
Et donc j'ai eu la chance de pouvoir, grâce à Vaucresson, ouvrir un certain nombre de portes.
Le mémoire, en fait, point de passage obligé, nous avions un mémoire à rédiger. Et, au début de l'année, je mettais risqué dans Paris que j'avais commencé à découvrir dans les deux années qui précèdent, et le 13e arrondissement m'avait beaucoup intéressé, parce que c'était encore un quartier ouvrier, et il y avait là, dans l'ombre d'un couvent de Dominicains, près du métro Glacière, il y avait des locaux qui donnaient sur une petite rue, qu'ils avaient eux-mêmes laissés à l'un de leurs confrères, qui était un spécialiste de la jeunesse ouvrière, et notamment de l'école Estienne[17], toute proche. Il s'intéressait à cette jeunesse, et avait ouvert un club de prévention pour les gosses du quartier. Il m'avait fait fonctionné deux fois par semaine là-dedans, comme jeune éducateur en formation… rue des Tanneries, je garde un beau souvenir de ces jeunes qui entraient, qui sortaient. C'était très souple, il n'y avait pas de structure vraiment. On discutait avec ces jeunes. J'ai découvert la jeunesse de cette époque. Le mémoire que j'ai fait, sur ce secteur là, c'était à vrai dire les établissements de loisirs, les équipements sociaux de cette partie du 13e arrondissement. C'est vrai… en fin d'année, j'étais un petit peu en retard pour gratter là-dessus ! J'avais fait tout le tour de tous les cinémas, les bistrots… mais bon, il fallait… Ma présence au sein du quartier dans ce club de prévention,

[15] Jean Farigoule (1885-1972). École Normale Supérieure, agrégé de philosophie. Il signe en 1927 la pétition avec Aron et Sartre contre la loi sur l'organisation générale de la Nation en temps de guerre qui supprime toute liberté et indépendance d'opinion... Militant pacifiste, partisan d'un rapprochement franco-allemand, il rompt avec l'Allemagne en 1939 et s'exile aux États-unis. Parmi ses publications, *Les copains* (1913), *Les hommes de bonne volonté*, saga de 28 volumes de (1932 à 1946).
[16]Antoine de Saint-Exupéry, fils de vicomte, il naît en 1900. On retrouve, au XIIIe siècle des traces de sa lignée dans le Limousin. Il est élève des frères des Écoles chrétiennes, puis des jésuites. Baptême de l'air à 12 ans, à Ambérieux, près de Lyon. Bac de philosophie en 1917. Il prépare l'école navale et Centrale. Se fiance, un temps, avec Louise de Vilmorin. Pilote militaire en 1921. Il lui arrive de piloter sans autorisation. Arrêt de rigueur. Abandon de l'aviation. Pilote intérimaire puis pilote-écrivain-dessinateur, *Courrier Sud*, *Vol de nuit*, *Terre des hommes*. Il soutient le Général Giraud contre de Gaulle, embarque des juifs dans son avion. Ami de Jean Renoir, René Clair, Pierre Lazareff, Paul-Émile Victor. Dans la solitude de sa carlingue… Toulouse, Casablanca, les Andes… il recherche la spiritualité, peut-être la foi. Un jour de 1944, parti à 9 heures un matin clair, au-dessus de la belle bleue… À 14h30, il ne peut plus avoir de carburant, le commandant de Saint-Exupéry n'est pas rentré. Les radars, les radios, les réverbères se sont éteints. Des années plus tard, certains diront avoir repêché la carlingue et sa gourmette en Méditerranée, là où la mer fait des moutons blancs. Ce n'est, que le reflet du Petit Prince et d'une rose qui se fane encore, toujours.
[17] École municipale supérieure des arts graphiques et des industries du livre, école ouverte en 1889. Elle souhaitait subvenir aux manques des métiers de l'imprimerie, et se voulait un exemple d'une politique publique d'enseignement professionnel dans une ville qui était considérée comme la capitale européenne de l'industrie du livre. Elle accueillit entre autres Cabu, Charb, Wolinski, Tignous, Honoré, dessinateurs assassinés à *Charlie-hebdo* avec Elsa Cayet, Bernard Maris, Mustapha Ourrad, Frank Brinsolaro, Michel Renaud, Fréderic Boisseau, Ahmed Merabet, le mercredi 7 janvier 2015.

m'a beaucoup aidé à comprendre le fonctionnement des jeunes dans le quartier. J'avais essayé d'en rendre compte un peu. Je ne crois pas que j'ai été très efficace dans mon rendu compte, parce que j'avais à cette époque, encore une fois….
Je me suis marié en septembre de cette année-là. C'était un peu un pensum que de rédiger ce mémoire. Il fallait le faire, et en temps et en heure, faute de quoi je n'aurais pas pu être titularisé l'année suivante.
Voilà, simplement ce que je voulais dire sur ce sujet.
Maintenant la question que tu m'as posée également, de savoir si par un coup de baguette magique, 50 ans plus tard, je me retrouvais chargé de responsabilités actuellement, dans le dispositif de la formation, que pourrait-on imaginer, pour les éducateurs du siècle qui vient…
Je dois dire que… le sort des jeunes d'un pays est tellement lié à ce qui se passe dans ce pays, et à ce qu'ils ont vécu, que j'aurais tendance, comme il s'agit de la frange des jeunes que l'on met de côté… des jeunes qui ne sont pas la majorité des jeunes de ce pays, mais tous ceux qui peu prou sont des laissés pour compte, j'aurais tendance à dire que… On peut essayer d'imaginer par tous les moyens de les faire raccrocher le train de l'Histoire, je veux dire le système éducatif tel qu'il existe, mais il y a un préalable… je disais dans une forme de provocation « On ne fait pas boire un âne qui n'a pas soif »…
Je pense que tous ces jeunes, si on leur propose des choses qui peuvent leur parler, je crois que ce n'est pas plus compliqué que cela.
Ces jeunes… Je ne vois pas que l'on puisse vivre, sans projet. Ce n'est pas forcément un projet d'existence immédiatement. Il faut leur faire découvrir autre chose que ce qu'ils ont vécu.
Comme moi-même, quand je suis arrivé à Vaucresson, j'ai eu la chance que l'on me fasse découvrir des mondes qui m'étaient à peu près étrangers. Je ne vois pas au nom de quoi, on ne pourrait pas faire la même chose auprès des jeunes laissés pour compte, stigmatisés, qui n'ont pas eu la chance d'avoir de famille stable bien souvent… qui sont sans soutiens familiaux, et pour lesquels on peut rêver – ils ne sont pas différents des autres –, ce pourrait être un projet collectif intéressant de les faire remonter dans le train de l'Histoire qui leur est passé sous le nez. Voilà ce que je voudrais dire, comme état d'esprit, que j'aurais, pour monter avec des éducateurs et à partir de cet objectif pour faire découvrir… des métiers différents et la société dans laquelle ils vivent. C'est tout une entreprise. Et ce n'est pas seulement, une formation initiale. C'est vrai que selon le parcours initial, le parcours personnel de chacun de ces éducateurs, il faut là aussi pour eux, leur faire un menu, un cousu main, quelque chose qui complète ce qu'ils ont déjà reçu, et qui leur fasse découvrir autre chose. L'institution qui se donnerait pour objectif de… j'allais dire de faire monter dans le train de l'Histoire ceux qui n'ont pas pu, ce serait une institution qui devrait elle-même, être soucieuse à tous moments, d'ouvrir les portes sur ce que les autres ont découvert en montant dans le train de l'Histoire. On ne peut pas imaginer une espèce de centre de formation… comme un couvent, où il y aurait une règle, et où l'on sortirait un produit fini. Ce ne peut pas être un lieu fermé.
Alors quelle est la compétence, les compétences qu'un éducateur pourraient acquérir, pour avoir une petite chance, d'accompagner valablement des jeunes ?
À mon avis, il faut s'adapter à des situations très diverses. Il faut leur faire vivre, à eux-mêmes, à ces éducateurs, des parcours très divers.
Quitte à ce que dans les équipes éducatives, il y ait des gens qui ont des parcours tellement différents, qu'ils soient complémentaires les uns des autres.
Et qu'ils puissent apporter une palette de réponses à des jeunes différents.
Je pense que c'est peut-être utopique.
Ces éducateurs, ils auront toute leur carrière pour approfondir des connaissances théoriques.
Rencontrer des expériences ailleurs, dans d'autres pays, qui ont innové, je crois que c'est tout à fait fondamental.

Et puis, redécouvrir le bonheur de vivre avec un certain nombre de jeunes ! Parce que j'ai le sentiment qu'aujourd'hui, alors je vais jouer le père, l'ancêtre, mais, le faire avec et le vivre avec semblent, par moments, être un peu perdus de vue.
Être l'éducateur rapporteur au juge, en qualité d'observateur tout à fait neutre, je n'imagine pas que cela ait quelque chose à voir avec l'éducation. Par contre, c'est un travail nécessaire quand on travaille dans un milieu judiciaire. Pour essayer en tout cas d'éclairer, d'apporter des éléments à la décision d'un juge, décision qui entraîne souvent des conséquences graves pour les jeunes.
Mais le métier d'éducateur, ce n'est pas du tout celui-là.
C'est de vivre avec des jeunes.
D'être à l'affût de ce qui leur manque, de ce que l'on peut recevoir d'eux, et ma foi, c'est aussi simple que ça, mais ça demande à la fois de l'humilité, et puis de l'obstination.
Il faut essayer avec tout ça de fabriquer une institution, et une formation… je dois dire que je ne saurais pas trop faire. Mais ce sont les grandes lignes que je verrais, comme étant les bases d'une formation d'éducateurs.